

APRÈS LE PÈRE

Anne Roussel

Après le père

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-3362-8

© Anne Roussel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« La race humaine doit sortir des conflits en rejetant
la vengeance, l'agression et l'esprit de revanche.
Le moyen d'en sortir est l'amour. »*

Martin Luther King

À Benjamin et Thomas

Bien qu'inspirés de faits réels, les personnages et les situations décrits dans ce roman sont fictifs.

1

C'est en novembre 1982 que tout a commencé, le 5 novembre pour être précis. La sortie de la nouvelle 505 2,0 STI étant prévue pour le printemps, j'avais décidé de publier une annonce dans le journal local afin de revendre le modèle 2,0 TI acheté l'année précédente. C'était la première fois que j'opérais de cette façon. Pourquoi ? Je serais incapable de l'expliquer. Étant agent commercial dans un garage Peugeot à Montbéliard, il m'aurait suffi d'en parler autour de moi pour trouver un acquéreur dans les vingt-quatre heures ; sur le marché de l'occasion, les voitures des employés Peugeot étaient particulièrement prisées.

Un matin, juste avant de partir travailler, j'ai glissé mon annonce dans une enveloppe que j'ai postée dans une boîte aux lettres de mon quartier. Rien de plus banal, sauf qu'après la vente de ma 505, ma vie a pris une trajectoire que je n'aurais jamais pu envisager.

Une fois mon annonce publiée, j'ai reçu une avalanche d'appels et c'est Laurent Bailly, perdu de vue depuis nos années de lycée, qui m'a contacté le premier. Il cherchait une 505 d'occasion ayant peu roulé. Il ne vivait plus à Belfort depuis des années, il avait quitté la Franche-Comté; c'était à Langres qu'il avait choisi de s'établir, il y avait ouvert un cabinet d'assurances.

Laurent Bailly, assureur... J'avais rencontré ce brillant élève de terminale dans un bar que je fréquentais avec la bande des premières

technos. C'était là qu'on se retrouvait après les cours pour s'oxygéner, c'était là aussi que j'avais vu Marie pour la première fois. Laurent s'était pointé un jour au milieu de notre groupe alors qu'on était en pleine partie de baby-foot et comme il avait l'air de vouloir jouer, Luc lui avait cédé sa place. Laurent et moi, on s'est tout de suite bien entendus, c'était un mec qui se foutait des apparences et s'habillait comme un clodo, on n'aurait jamais cru qu'il était fils de juge et habitait dans cette superbe villa de la banlieue de Belfort avec piscine, jardinier et tout le tralala. Après le bac, il était parti faire des études de droit à Nancy où son père avait été muté, on s'était écrit deux ou trois fois, guère plus, ensuite on s'était perdus de vue ; Facebook ou WhatsApp n'étant pas là pour nous raccorder, difficile de maintenir le contact.

On s'est fixé un rendez-vous le vendredi 5 novembre en fin de matinée dans un bar donnant sur un rond-point à l'entrée de Bourbonne-les-Bains, station thermale en Haute-Marne qui accueillait une multitude de curistes l'été, mais se vidait dès les premiers jours d'automne. C'est Laurent qui a proposé Bourbonne-les-Bains, il avait un client à voir dans l'après-midi. J'ai demandé un jour de congé et bien qu'habitant Héricourt, petite ville de Haute-Saône proche de Montbéliard, j'ai accepté sans discuter de parcourir la centaine de kilomètres qui me séparaient de là, j'étais impatient de revoir mon pote de lycée.

Arrivé en avance, je n'ai pas attendu pour me réfugier à l'intérieur du bar, le temps était maussade, le ciel gris et bas. En été, la région est belle avec ses prairies verdoyantes et ses immenses forêts, mais dès le mois de novembre la nature remballé ses couleurs estivales, terminé l'enchantement des beaux jours, elle se

prépare à plonger dans l'hiver. Ne reste alors plus qu'un ciel de plomb et ce froid humide qui vous transperce les os.

J'étais songeur devant mon expresso. On ne s'était pas vus depuis dix-sept ans, pas sûr qu'on se reconnaîtrait au premier coup d'œil. J'avais conscience d'avoir changé physiquement, des rides profondes commençaient à s'installer et depuis que j'avais arrêté de fumer, j'avais pris quelques kilos. Heureusement ces dernières années, mes virées vélo avaient limité les dégâts et je me trouvais sans doute en meilleure forme que durant mes années d'adolescence larvaire. Laurent était peut-être devenu chauve et ventripotent avec une haleine chargée et des doigts jaunis par les nombreuses cigarettes fumées pour noyer ses désillusions. Je l'imaginais marié à une fille à la peau laiteuse qui lui aurait fait en un rien de temps trois ou quatre petits, histoire de bien le clouer sur place. J'en étais presque arrivé à le plaindre lorsqu'un type d'une quarantaine d'années, portant un attaché-case, a poussé la porte du bistrot et s'est dirigé vers moi en souriant. Parce que je l'avais toujours connu avec des jeans usés, des pulls informes et ses éternels Pataugas en toile, j'ai eu du mal à reconnaître Laurent dans un costume cravate.

Sous sa carapace d'assureur, il n'avait pas changé. J'ai écouté avec soulagement mon ancien pote de lycée, cheveux courts et lunettes de vue, me raconter sa nouvelle vie. Il s'était marié avec une belle Italienne rencontrée pendant des vacances en Toscane. Ils avaient trois garçons et elle attendait un quatrième enfant pour le mois de janvier, une fille, espérait-il. Il m'a expliqué que fonder une famille nombreuse avait toujours été son objectif, il avait trop souffert d'être fils unique. Lorsque je lui ai dit que j'avais épousé Marie et qu'on avait deux enfants, un garçon et une fille, il n'a

pas été étonné : « On avait tous fait le pari que vous termineriez ensemble ! »

On est partis essayer la 505 sur cette route qui mène à Fresnes, village voisin de Bourbonne-les-Bains. Malgré la mise en place des limites de vitesse dans les années soixante-dix, les radars étaient encore rares, la France profonde n'avait pas été touchée par ces redoutables machines à prunes. Quant au risque de se faire remarquer par un ou deux gendarmes zélés faisant le guet derrière un sapin, il était quasiment nul ; à coup sûr ils étaient rentrés chez eux, il allait bientôt être midi.

Sans entrer dans des considérations techniques qui pourraient échapper à la plupart des lecteurs, on notera en passant que la 505 n'a jamais déçu. Il suffit pour s'en convaincre d'interroger ceux qui ont eu la chance de posséder cette illustre voiture. La simple évocation de cette Peugeot les plonge dans un silence ému. On s'abstiendra également de mentionner la vitesse atteinte par Laurent sur cette longue ligne droite reliant Bourbonne-les-Bains à Fresnes. Disons seulement qu'il a pu tester la 505 comme il se devait et bien sûr il a été conquis. La vente était conclue ; il viendrait au printemps la récupérer à Héricourt.

Il était une heure de l'après-midi, on était toujours là debout sur le parking à bavarder, demander des nouvelles des uns ou des autres et plaisanter. Lequel des deux a proposé d'aller déjeuner dans ce restaurant dont on apercevait l'enseigne à une cinquantaine de mètres ? Je ne sais plus, ce dont je me souviens lorsqu'on est entrés, c'est de cette atmosphère bruyante, enfumée et surtout de l'énorme tête de sanglier empaillée sur le mur derrière le comptoir, on ne pouvait guère la rater.

Le Pavillon agricole était le rendez-vous des artisans locaux et représentants de passage. Après nous avoir accueillis avec un rituel « Bonjour, messieurs, c'est pour déjeuner ? », la serveuse, jolie petite brune d'une vingtaine d'années, nous a conduits à l'unique table libre au fond de la salle. Le plat du jour, petit salé aux lentilles, étant adapté à la météo du jour, on n'a pas hésité une seconde : un petit salé aux lentilles en novembre, ça ne se refusait pas. La jeune femme a acquiescé : « Il est excellent, vous avez de la chance, il nous en reste pour deux personnes ! »

Trop occupés à discuter, on a déjeuné sans même jeter un regard à la table voisine. Rien d'étonnant, on avait un sérieux retard à rattraper. Je passerai sur les détails de notre conversation, ce serait trop long, je vous laisse juste imaginer ce que deux potes qui se retrouvent après tant d'années peuvent bien se raconter.

À une heure et demie, la salle a commencé à se vider, les clients repartaient travailler. La serveuse a apporté nos cafés et toujours aussi avenante, elle a commencé à bavarder avec un type assis à une table voisine. À les entendre, j'ai compris qu'il devait être un habitué, car ils parlaient d'un commerce en ville qui annonçait sa fermeture définitive, un marchand de chaussures dans la rue principale si je me souviens bien. Rien de bien intéressant, pas vraiment de quoi attirer l'attention ; pourtant l'homme avait un accent étranger et je me suis demandé ce que ce client, sans doute un touriste, pouvait bien faire à Bourbonne-les-Bains à cette période de l'année. Il devait avoir environ quatre-vingts ans et portait des vêtements chics. Veste en tweed et cravate écossaise. Alors que je l'observais avec curiosité, il a tourné la tête et m'a fixé durant quelques secondes.

Disparu son chaleureux sourire avec la serveuse, ses yeux bleus lumineux me clouaient sur place, à croire qu'il tenait enfin devant lui le voyou qui avait piqué son portefeuille ou rayé sa voiture. J'étais tétanisé, incapable de détourner les yeux. C'était de la haine pure qu'il y avait dans les yeux de ce type, et ce type je ne le connaissais pas.

Tandis que la jeune femme débarrassait sa table, il s'est brusquement levé en la saluant et c'est à ce moment-là que j'ai vu ce que je n'avais pas pu voir lorsqu'il était assis : l'énorme tache de vin couvrant le bas gauche de son visage. J'en ai eu le souffle coupé, un coup de poing dans l'estomac n'aurait pas fait pire. En une fraction de seconde, tout m'est revenu. C'était lui, j'en étais certain, d'ailleurs le regard glacial qu'il m'a lancé en se dirigeant vers le comptoir pour payer l'addition ne laissait aucun doute. Oui, cela ne pouvait être que lui.

— C'était un touriste, notre voisin de table ?

Tenant assiette et couverts d'une main, la serveuse essuyait la table vacante. Ma question n'a pas eu l'air de la surprendre, le client entamant un bavardage anodin en fin de repas, elle devait connaître.

— Oh non, pas du tout... enfin si... M. Müller, c'était un touriste il y a quelques années. Il est allemand. Avant il venait avec sa femme, elle faisait des cures tous les étés pour son arthrose et comme ils aimaient bien la région, ils ont fini par acheter une maison à quelques kilomètres d'ici, sur la route de Coiffy et puis sa femme est décédée d'un cancer, ça doit bien faire cinq ans maintenant...

Espérant qu'elle ne verrait rien d'étrange à ma curiosité, j'ai poursuivi :

— Il vit seul ?

— Oui, c'est triste de se retrouver veuf ! Heureusement il a une fille qui habite à Francfort, ça lui fait pas si loin que ça, alors elle vient le voir de temps en temps. Maintenant que j'y pense, il n'a pas dit si elle avait des enfants... Il est très discret M. Müller, pas très bavard, c'est normal, il ne doit pas être à l'aise avec notre langue. Il paraît que le français est difficile à apprendre, les conjugaisons surtout, les subjonctifs, tous ces temps pas possibles, déjà moi à l'école j'avais bien du mal, alors pensez donc... un Allemand !

Laurent m'observait d'un air inquiet.

— Jean, ça ne va pas ? Tu es blanc comme un linge depuis quelques minutes...

— Je dors peu en ce moment, je manque de sommeil... des problèmes au garage, un nouveau chef compliqué. Je ne vais pas trop tarder, Marie m'attend, on a prévu d'aller acheter un vélo pour l'anniversaire de Jérôme.

On ne s'est pas éternisés, on a quitté le restaurant toujours en bavardant, mais cette fois le cœur n'y était plus, je n'avais qu'une hâte : me retrouver seul. On s'est séparés sur le parking en promettant d'organiser une fête avec les anciens du lycée lorsqu'il viendrait en mars récupérer la 505.